

Les Lectures d'un Homme de Goût

au Début du XIX^e Siècle

M. DE CAYROL

(1775-1859)

La Ville de Compiègne connaît et vénère le nom de la famille de Cayrol dont plusieurs membres se consacrèrent aux choses publiques et y laissèrent un souvenir durable.

Ancien sous-intendant militaire et député, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, membre d'un grand nombre de sociétés savantes, auteur de maints travaux littéraires et historiques, M. de Cayrol était, de plus, conseiller municipal de Compiègne. Et si les obligations inhérentes aux fonctions publiques qu'il occupa avec succès l'éloignèrent un moment de notre ville, c'est cependant ici qu'il revint goûter le repos de la retraite et continuer les travaux littéraires et historiques qui firent le charme de toute sa vie.

Dès l'année de sa mort, survenue en 1859, on recueillit, dans une mince plaquette éditée à l'imprimerie Valliez, les principaux traits de cette belle et longue existence employée tout entière au service de la science et du bien public.

Résumant le sentiment unanime de la

population qui honorait en M. de Cayrol les vertus de toute une famille dont il était le patriarche vénéré, cette brochure de quatorze pages, qui est signée des initiales de M. de Marsy et que l'on conserve avec soin dans nos archives municipales, prend à nos yeux une importance de précieux témoignage et je ne pouvais trouver un guide plus sûr pour illustrer d'un détail, de temps à autre, le résumé succinct que je vais faire de cette existence si bien remplie.

I

Louis-Nicolas-Jean-Joachim de Cayrol est né le 25 juin 1775, à Paris. Son père, juriconsulte près le Parlement, vint se retirer à Compiègne, après la suppression de ce corps judiciaire, et fut élu maire en 1791; il se consacra ensuite aux modestes fonctions de juge de paix, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Le jeune Cayrol avait commencé ses études au Lycée Mazarin; il les continua à Compiègne, sous la direction d'un ancien bénédictin, Dom La Londrelle, qui fut principal du Collège de 1772 à 1807 et dont la réputation s'est conservée jusqu'à nos jours.

L'auteur de la brochure signale déjà que, doué d'une volonté énergique, de connaissances solides et d'une rare intelligence, le jeune homme, confié aux soins du docte Bénédictin, ne pouvait manquer de remplir avec distinction les fonctions publiques auxquelles on le destinait.

A peine âgé de 21 ans, il participe à la

campagne d'Italie. Deux ans plus tard, il s'occupe de l'organisation des hôpitaux militaires nécessités par l'entreprise difficile du Saint-Bernard, et nous voyons le jeune ordonnateur s'intéresser tout aussi bien à la botanique qu'à sa délicate mission d'organisation. Plus tard, quand il publiera les souvenirs de cette première partie de sa jeunesse, il racontera dans quelles circonstances il fut chargé de l'embaumement du corps de Desaix qui venait de trouver la mort sur le champ de bataille de Marengo.

Nommé commissaire des guerres au début du 1^{er} Empire, il occupera ces fonctions jusqu'en 1815, d'abord à Limoges et ensuite à Nevers.

La Restauration s'accomplit. M. de Cayrol est alors âgé de 48 ans. Ici commence la seconde phase de son existence.

Ses fonctions administratives paraissent reléguées au second plan. Il aborde l'arène des luttes politiques et, en 1820, les habitants de Nevers, qui l'estiment, le désignent pour leur député. Son dévouement pour la famille des Bourbons est absolu ; jamais il ne variera dans ses principes. Il se donne tout à leur cause.

Grâce aux indications contenues dans les archives de M. de Marsy, nous avons pu retrouver dans la collection du *Moniteur* — le journal officiel d'alors — les discours les plus importants qu'il avait prononcés en différentes occasions à la tribune de la Chambre des députés. Ses interpellations témoignent de la chaleur qu'il apportait dans toutes les discussions.

Ultra-royaliste, il lui arriva souvent de déchaîner des tempêtes au sein de l'Assemblée par son intransigeance et le mépris non dissimulé dans lequel il avait toujours tenu l'épopée napoléonienne. Il était donc bien à sa place dans cette nouvelle Chambre introuvable. En plusieurs occasions, il eut la bonne fortune d'y briller.

Les questions militaires l'intéressaient à juste titre, puisqu'il y apportait sa compétence. Au moment de la discussion du budget de la guerre, il ne manqua pas de multiplier ses interventions et de regretter, en particulier, l'extension inconsidérée de l'administration militaire peu en rapport avec les effectifs réduits de la Restauration.

Comme rapporteur de la Commission des Pétitions, il eut à présenter de nombreux dossiers à la Chambre et il le fit avec une grande impartialité. Dans la discussion sur la liberté de la Presse, sur les droits nouveaux sur les fers, sur les 6 millions alloués à la Ville de Paris, il est souvent cité dans le *Moniteur* et ses interventions sont d'un élu clairvoyant, toujours soucieux du bien public et du perfectionnement de l'Etat.

C'est pour toutes ces raisons que notre regret sera très vif de n'avoir pu retrouver ses souvenirs politiques qu'il a recueillis dans un manuscrit intitulé *Souvenirs d'un Député de 1820*, où il consigna les événements dont il fut le témoin et où, au témoignage de M. de Marsy, l'on trouve de piquantes et curieuses révélations. Ses

collègues de la Chambre, le général Foy, M. Casimir Périer, M. Duvergier de Hauranne et tant d'autres avec lesquels il se trouva si souvent en contradiction, ne doivent pas manquer de se trouver cités dans cette petite galerie de portraits du monde politique d'il y a cent ans.

Mais les papiers de M. de Cayrol, au moment de sa mort, ont été dispersés dans sa famille et nos recherches ont été vaines en ce qui concerne les souvenirs du député de 1820.

Il quitte la vie politique en 1823. Le gouvernement de Charles X le rendra pour peu de temps à ses fonctions administratives. En 1826, il est nommé sous-intendant militaire à Moulins. C'est le dernier poste qu'il occupe, puisqu'il se retire définitivement lors des événements de 1830 et rentre dans la vie privée après trente-cinq ans de services publics. Il est alors âgé de 55 ans.

C'est de la plus belle manière qu'il emploiera sa retraite.

Les lettres et les sciences l'ont toujours attiré. Ses fonctions l'ont détourné malgré lui des études suivies. Il s'y adonnera complètement.

Le travail énorme auquel il se livre ressemble beaucoup plus au labeur d'un bénédictin qu'aux occupations nonchalantes d'un haut fonctionnaire retraité se reposant au sein de sa famille des complications de son administration.

Et nous serons étonnés tout à l'heure quand nous nous trouverons en présence de ses nombreuses notes qui représentent

une somme de travail considérable réalisé patiemment grâce à une habitude contractée depuis longtemps.

Si, comme nous l'avons vu tout à l'heure, la botanique l'intéressa au Saint-Bernard, il ne cesse de poursuivre ses recherches, et son herbier se trouve parmi les plus volumineux. Il le légua, à sa mort, à la Ville de Compiègne, qui l'a conservé, certes, très précieusement, mais qui n'a pu le défendre contre les outrages du temps. Il consigne soigneusement ses observations dans un cahier qu'il intitule modestement *Mélange sur la Botanique*.

Il participe, en 1832, à la grande discussion sur l'emplacement de Samarobriva. La même année, il disserte sur le champ de bataille où César défit l'armée des Nervii et de leurs alliés. Un mémoire de M. Mangon de Lalande lui fournit l'occasion d'un rapport sur l'antiquité des peuples de Bayeux ; puis il publie une lettre à M. Achaintre père, sur le même objet.

Ces questions historiques le passionnent visiblement, puisqu'il communique successivement des travaux sur Crécy et sur Clermont-en-Beauvaisis, sur la fête appelée la Veillée de Vénus et quelques conjonctures sur une habitation romaine située au midi de la vallée de Pierrefonds.

La Bibliothèque municipale possède un exemplaire de son travail sur les sources de l'histoire de Compiègne tirées des collections de Don Grenier. L'ouvrage est suivi d'un dictionnaire archéologique de la Picardie. Ces recherches sont complétées par une bibliographie des manuscrits

se rapportant à l'histoire de la région, principalement de la Picardie.

Mais c'est surtout comme l'auteur d'un essai historique sur la vie et l'œuvre de Gresset, que le nom de M. de Cayrol demeurera dans l'histoire de notre littérature. Profondément versé dans l'histoire littéraire du XVIII^e siècle, il consacra plusieurs années à cet important ouvrage en deux volumes in-octavo, parus en 1844.

M. de Cayrol, chancelier de l'Académie d'Amiens, dont Gresset peut être considéré comme le véritable fondateur, put rassembler un grand nombre de documents précieux sur le chantre de *Vert Vert*, grâce aux archives de cette compagnie. Il obtint de la famille de Gresset qu'on mit à sa disposition, pour son travail, de nombreux papiers, la plupart de la main du poète, qui cependant, avant de mourir, en avait jeté un grand nombre au feu. On déplore ce mouvement du moribond sacrifiant les derniers chants de sa muse à un scrupule de conscience excessif. Mais M. de Cayrol fut assez heureux pour découvrir des fragments, des lambeaux de poèmes. Il les regroupa, compléta les lacunes et s'appliqua à reconstituer dans le même style, les éléments qui faisaient défaut. Son excellent pastiche, bien dans la manière de la « Muse Badine » du poète picard, nous vaut, à défaut de l'original, une réplique du spirituel sujet de pendule, dont la grâce un peu mièvre nous séduit encore et ne vieillit pas.

Son ouvrage très complet lui valut les honneurs d'un feuilleton de Sainte-Beuve,

le 15 septembre 1845 (*Portraits contemporains*, t. 5).

Le grand critique, après avoir rappelé les dévotions littéraires à l'usage desquelles on élève une chapelle où sont exposées les reliques et où l'on sonne la cloche pour réveiller les fidèles, déclare que M. de Cayrol s'est fait le « desservant de Gresset ». Eloge bien mérité par celui qui, depuis quinze ans, avait pris à cœur de ressusciter les moindres textes du poète d'Amiens, avait déchiffré les plus informes brouillons pour reconstituer des fragments de poésies et avait confronté les diverses éditions, présentant les différentes variantes, comme l'on fait pour les grands classiques, c'est-à-dire avec un soin pieux.

Ayant suivi Gresset dans toutes les années de son existence, surtout les moins connues, s'étant attaché aux différentes circonstances de sa vie qu'il reconstitua mieux qu'un autre, grâce à la communication de ses papiers de famille, s'étant livré aux recherches les plus patientes, aux investigations les plus minutieuses, son ouvrage mérita ainsi de devenir le complément indispensable de toutes les éditions des œuvres du poète auquel il n'avait cessé de s'intéresser.

En 1856, il se décide à publier les lettres inédites de Voltaire que renferme son portefeuille d'amateur d'autographes. Son ami, l'éditeur Beuchot, avait déjà donné un recueil d'inédits, mais de nombreuses pièces lui avaient échappé. La plupart des autographes de Voltaire, acquis par M. de Cayrol, au nombre de 1,200, proviennent

des successions de La Harpe, de l'ambassadeur Falkener, de Ruault, le secrétaire de Condorcet, de Talma, du libraire Renouard. M. de Cayrol confie l'édition à M. Alphonse François qui demande à Saint-Marc Girardin de présenter ce nouveau supplément au public. D'obligeantes communications ont encore grossi le travail et l'on réunit une vingtaine de textes épars dans des recueils périodiques. L'origine de ces lettres est certaine. L'intérêt même de cette publication dépasse celui des autres « suppléments » composés de billets d'affaires et de papiers domestiques grossissant de leur amas plutôt qu'ils ne l'enrichissent, la correspondance, déjà volumineuse, du grand écrivain.

La numismatique ne lui est pas plus étrangère et il laissera après sa mort une collection de médailles d'une certaine importance.

La Ville d'Amiens possède un manuscrit de Froissart. Il l'examine et publie sur ce sujet une longue étude dans la revue Franco-Anglaise; la liturgie l'intéresse, surtout quand elle se rencontre avec des habitudes locales, comme le permettait au XIII^e siècle le bréviaire gallican, et il étudie les épîtres farcies telles qu'on les chantait dans les églises d'Amiens.

Enfin, en 1849, à l'âge de 74 ans, il fait part de ses observations sur les positions de l'armée de César, revenant ainsi à ses premières recherches sur ce point d'histoire romaine.

La brochure se termine par le récit de ses dernières années. La plume pieuse qui

en retrace le souvenir nous montre le vieillard, trahi par l'âge, mais toujours attentif, quand un vieil ami, érudit comme lui, amenait la discussion sur un point faisant vibrer quelque corde sensible.

Il s'est éteint après peu de jours de maladie, le 2 septembre 1859, au milieu de toute sa famille pour laquelle ce coup fut d'autant plus sensible qu'il ne l'avait jamais quittée.

Il nous a été facile de rechercher son acte de décès et de le copier ici, pour terminer :

« L'an 1859, le 2 septembre, une heure de relevée, par devant nous, Etienne-Louis-Théophile *Dupuis*, adjoint au maire de Compiègne, officier délégué de l'Etat Civil, sont comparus à l'Hôtel de Ville, Alexandre Cayrol, âgé de 46 ans, propriétaire, domicilié à Vanhalland (Seine-et-Oise), et Charles-Guillaume Esmangart de Bournonville, âgé de 55 ans, propriétaire, domicilié à Compiègne, lesquels nous ont déclaré que le jour d'hier, à 11 h. 45 du matin, est décédé en sa demeure, rue des Cordeliers, n^o 10, Louis-Nicolas-Jean-Joachim Cayrol, propriétaire, né à Paris, le 25 juin 1775, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, sous-intendant militaire en retraite, fils de Antoine Cayrol et de Henriette Gauthier de la Pommeraye, son épouse, tous deux décédés, veuf de Marie-Louise-Victoire Lecoint d'Arger,

Père du premier déclarant, beau-père du second, et ont lesdits comparants, etc... »

Suivent les signatures.

Ainsi finit l'homme de bien qui voua son existence à des études sérieuses et utiles, après avoir consacré d'abord son énergie et son intelligence à servir sa Patrie dans les camps et les assemblées politiques.

Une des lettres de faire-part a été conservée par M. de Marsy et, par les indications contenues sur la famille, peut être précieuse à plus d'un titre. (Voir Bibliothèque municipale, section des manuscrits.)

II

Après ce préambule un peu long, mais qu'il était nécessaire de développer pour remettre en mémoire des faits qui peuvent échapper, nous arrivons à l'examen des papiers laissés par M. de Cayrol et qui font l'objet de la présente étude.

Ils se présentent sous l'aspect d'environ 3,000 feuilles volantes de grand format, non foliotées et classées par cinq cents dans des dossiers, renfermés eux-mêmes dans deux gros portefeuilles ou plutôt deux couvertures de livres reliés, sur le dos desquels on peut lire « Extraits de différents auteurs ».

Tout ce qui, dans ses lectures, intéresse M. de Cayrol est copié tout au long, sans abréviation, sans coupure, et nous retrouvons parfois des articles de six à dix pages! Et remarquons en passant qu'il est toujours facile, à un homme que n'effraye pas la discipline d'écrire, de tirer copie de chapitres entiers qui lui tombent sous les yeux. Nous voudrions faire ressortir ici le

goût qui présida à la réunion des morceaux choisis et qui les défend contre la compilation besogneuse d'un lecteur sans discernement.

Une précieuse indication nous est fournie sur les côtes : la date de leur réunion. Les 500 premiers numéros manquants furent copiés en 1818. M. de Cayrol commença donc son travail à l'âge de 43 ans. Un homme mûr, dont le goût est déjà formé, ne commettra pas de ces erreurs de jugement qui font partie des privilèges de la jeunesse. Le deuxième dossier est daté de l'année suivante. Nous sommes alors à la Restauration. En 1820, M. de Cayrol est nommé député. C'est tandis qu'il occupe ces fonctions qu'il prépare le troisième dossier. Les nos 1,501 à 2,000 sont datés de 1825, les suivants de 1831. Vient ensuite une chemise, sans indication, qui peut être supposée de 1835, et nous arrivons au no 3,000. M. de Cayrol a 64 ans quand il réunit les 200 numéros de l'avant-dernier dossier, neuf ans après qu'il a pris sa retraite. Ce dossier, fort incomplet, dont de nombreuses pages, malgré nos investigations, paraissent égarées, contient un grand nombre de copies d'autographes et des pièces se rapportant à *Vert Vert* et à Voltaire. Enfin, la dernière côte s'arrête au no 3,431, daté de 1843, un peu avant que soit publié l'ouvrage sur Gresset.

Cette méthode qui, pour les recherches, a ses inconvénients, est cependant celle de la grande tradition. Joseph de Maistre nous la recommande : « Ainsi, dit-il, rien ne se perd » — et c'est, dit-on, grâce à des

papiers réunis de la même manière que Voltaire put composer son Dictionnaire Philosophique. Joseph de Maistre et Voltaire... deux dévotions littéraires de M. de Cayrol, bien que de tendances opposées !

Elle a l'avantage, par contre, de faciliter le travail. M. de Cayrol fréquentait beaucoup dans les bibliothèques publiques ; il y prenait copie des manuscrits ; il se faisait communiquer par des amateurs de nombreuses lettres autographes ; et il lui répugnait sans doute de besogner sur un gros registre comme un commis greffier.

L'écriture en est courante, légèrement archaïque avec de nombreux tics fréquemment renouvelés et qu'il est facile de reconnaître au passage ; peu de mots sont illisibles et le contexte éclaire toujours le sens ; dès qu'on s'y est un peu familiarisé, la lecture en devient facile et presque sans accroc.

Les livres que nous aimons, les auteurs que nous affectionnons sont en effet de terribles révélateurs. Notre existence intérieure se détermine d'après ces fréquentations, et le meilleur moyen de connaître quelqu'un est encore de surprendre ses lectures et de tirer nos conclusions d'après ses préférences. Un livre oublié sur un meuble, une page du registre des prêts sont des indications qui ne trompent pas.

Et mieux encore, mieux qu'une liste de titres, mieux qu'un palmarès de noms d'auteurs, mieux qu'une énumération toute sèche, nous possédons dans ces « Extraits » les points particuliers qui frappèrent son intelligence, les passages qu'il remarquait et qui correspondaient à son sentiment.

Nous sommes donc fondés à dire que ces notes représentent l'homme, aussi bien qu'il pourrait se révéler dans un journal intime, bien qu'il y emploie rarement le commentaire et que nous subissions peu souvent l'exhibition d'un « Je » si souvent haïssable chez les autres.

On peut dire que tout ce qu'il compulsait en livres, manuscrits, chartes, etc., est réellement prodigieux. On douterait, à voir ces notes, que l'existence d'un seul homme suffit à les transcrire. Il possédait une bibliothèque de 15,000 volumes, collection immense pour un particulier; et avec cette activité qu'il savait apporter en tout, il s'occupa de la bibliothèque de la Ville de Compiègne, lui fit don d'un grand nombre d'ouvrages précieux sur quelques-uns desquels on trouve des notes de sa main. Il ne recopiait pas, assurément, sa bibliothèque, ce qui serait vain, mais il ne laissait rien échapper de ce qui méritait d'être noté, dans les livres qui lui tombaient sous les yeux ou qu'il était difficile de se procurer.

Il savait ensuite où les retrouver. Voici donc l'origine de ces notes. Et pour justifier en quelque sorte son parti-pris de tout noter, il remarque, avec Diderot, que « la mémoire ingrate ne retient rien; la mémoire infidèle mutile tout; on oublie ce que l'on n'a pas écrit et l'on court inutilement après ce que l'on écrit avec négligence ».

Sa méthode exclut la classification, puisqu'il copie à la suite les sujets les moins apparentés. Rien n'est cependant plus facile que de rétablir dans un certain nom-

bré de rubriques les sujets qui sollicitèrent son attention.

Tout d'abord, le nombre de notes de voyages, de récits d'exploration, de remarques sur les coutumes des peuples étrangers, paraît prédominer, et cette étude se continue d'un bout à l'autre des trois mille pages s'échelonnant sur une période de 25 ans. Ce n'est pas un engouement passager, mais une tendance d'esprit qui se manifeste clairement et qui mérite de retenir notre examen. Nous nous sommes divertis, par curiosité, à dresser le catalogue des ouvrages dont on retrouve des passages assez fréquemment. Et si nous n'eussions appris que M. de Cayrol lui-même partit à la découverte du Maroc, nous serions tentés de le taxer de « voyageur immobile », tant les excursions qu'il entreprend dans son fauteuil sont nombreuses. Mais le Maroc de 1825 doit différer sensiblement de celui qu'une conquête patiente et un protectorat éclairé ont transformé en colonie florissante. M. de Cayrol serait bien étonné d'apprendre qu'il suffit maintenant de 60 heures de traversée pour se trouver sur le seuil de cette colonie magique où le progrès s'est implanté.

Qu'il visite ainsi, sans sortir de sa bibliothèque, Constantinople et l'Arménie, ou « l'Italie et les Îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie »; qu'il découvre la Nouvelle Hollande où il paraît séjourner assez volontiers, la Columbia et même les terres Australes; qu'il s'enfonce dans le cœur de l'Afrique en compagnie du major Denham; qu'il relève soigneuse-

ment la liste des voyages accomplis autour du monde pour contenter son goût des découvertes ; il ne perd jamais le goût de l'exotisme et il se réembarque à la première occasion à destination de la Grande-Bretagne et, de là, feuillette l'histoire de New-York. Les « Annales Maritimes » et leurs récits le passionnent visiblement et il y relève quantité d'informations. Il se procure la relation du voyage de la Commission en Morée par Bory-Saint-Vincent. Il s'intéresse aux mœurs de la Russie méridionale et, avant que de se reposer au Mont d'Or, il excursionne en Suisse et une partie de l'Italie au moyen du livre que publie le comte Walsh. Que note-t-il de ces ouvrages ? Surtout les mœurs des peuples, les coutumes, les descriptions, les origines des croyances, la formation des patois et des langues.

Le mot d'*exotisme* nous venait tout naturellement tout à l'heure, pour expliquer ce besoin de voyage et de notation de couleur locale. Pourquoi ne verrions-nous pas dans ce besoin d'exotisme les prémices du roman étranger que les auteurs du XIX^e siècle importeront, en agrandissant le genre du roman, pour enrichir parfois la gamme de nos sensations littéraires ? On peut voir là, tout au moins, qu'ils répondaient à un désir du lecteur.

Toujours à l'affût de la découverte, M. de Cayrol s'empare d'un ouvrage nouveau de M. Fournier Verneuil, intitulé « Paris ». Nous ne sommes plus dans l'exotisme. Nous n'en sommes pas loin. Ne pourrions-nous même pas dire qu'il s'agit

« d'exotisme intérieur... » ? On y admire quelques restes du passé; ce genre aussi prendra plus tard de l'extension; et l'on y dit — déjà — du mal des Parisiens...

Dans une rubrique voisine de celle que nous venons d'étudier, nous classerons les informations scientifiques qui peuvent nous paraître aujourd'hui un peu naïves et passablement surannées, mais qui, à l'époque, devaient avoir le mérite de la nouveauté et de l'actualité. La perspective, la terre, la gravitation, le télescope, le pendule, la formation du détroit de Gibraltar, les cheminées chez les Grecs, telles qu'on pouvait les reconstituer, les volcans, la chaleur, les découvertes d'Herculanum, la boussole, les langues arabes et sanscrites, la frégate à vapeur, mille sujets enfin voisineront avec la nouvelle d'un aérolithe qui vient de tomber dans l'Ardèche, quelques observations sur les terrains fossilifères du Morbihan, les tâches du soleil et différentes polémiques sur certaines maladies, telles que la peste, la rage, la lèpre, le croup, la malaria de Rome et le choléra. Entre temps, on disserte sur les manuscrits palimpsestes, le premier journal, les contrats égyptiens sur papyrus, la langue arabe, le sanscrit, ou l'invention des signes typographiques appelés guillemets. Cette vulgarisation scientifique, réalisée de nos jours sur une vaste échelle, encombrait déjà, il y a cent ans, les « Echos » et les « on dit » des gazettes sérieuses où l'on trouvait encore matière à instruire le lecteur. De cette marchandise un peu démodée (car les sciences vont si vite) nous ne

retiendrons que certain passage qui nous paraît prophétique au sujet de l'électricité et une poésie de circonstance sur le chemin de fer. Ce dernier morceau, plein de saveur comique, fourmille de détails irrésistibles soulignant, d'un trait cocasse, les avantages du progrès. D'un sujet peu poétique, l'auteur anonyme a tiré onze dizains où tout paraît prévu : accidents, perfectionnements futurs et même l'aéroplane. Si la place ne nous était si mesurée, nous aurions cité pour le plaisir de cette amusante fantaisie, et c'est là que le sujet de cette étude, qui paraissait austère, devient plaisant. Nous n'avons pas fini nos découvertes...

On imaginerait facilement que nos idées renverseraient les mortels du siècle précédent. Sans doute, s'il revenait parmi nous, M. de Cayrol éprouverait un honnête étonnement devant tant de choses nouvelles qui n'existaient pas en 1830. Il n'était pas loin d'en pressentir quelques-unes. Elles se trouvaient déjà, certes, en germe dans les préoccupations de cette époque. Mais ces notes prouvent que M. de Cayrol était loin de les regarder « en réactionnaire », mais qu'il sentait venir les transformations et en prenait volontiers son parti. C'est ainsi qu'il prévoyait le féminisme tel que la force des choses ne nous l'a pas encore imposé. En tout cas, il examine avec bienveillance la production poétique des femmes de lettres. C'est Madame Babois qui a trouvé cette expression charmante : « L'histoire des âmes tendres est un roman pour les autres » ; c'est Madame de Genlis,

romancière à succès; c'est la princesse de Salin née de Théis et mariée d'abord au chirurgien Pipelet; c'est Elisa Mercœur et Madame Delphine Gay; puis il cite avec éloges une strophe de la délicate Desbordes Valmore. Et dans la poésie légère, on n'oublie pas la comtesse d'Hautpoul; enfin, une simple couturière, Mlle Zoé Michaud, se distingue dans deux odes adressées à la duchesse de Berry.

Persuadé que « Les mœurs des peuples se peignent aussi bien dans les sonnets d'amour que dans les livres de philosophie » — suivant la remarque de Chateaubriand — il reporte son observation, qu'il exerçait dans ses explorations à l'étranger, sur le monde qui l'entoure; il recueille des réflexions spontanées qui sont la marque d'authenticité d'une époque; il réunit enfin les pensées et les maximes, délicats miroirs de la sensibilité. Ce trésor de moralités ferait, à vrai dire, le bonheur des gens qui confectionnent des almanachs. On peut imaginer d'après elles quelle devait être la conversation de ce lettré averti, toujours au courant du bon mot, guettant, sans en avoir l'air, l'occasion de placer une anecdote piquante ou de tirer parti d'une indiscretion.

Les petits maîtres du XVIII^e siècle, dont il se délecte, n'ont pas de pareils pour développer chez un homme du monde le goût du madrigal ou de l'épigramme décochée dans la vivacité de la répartie. Versé comme il l'est dans cette littérature, sa conversation spirituelle doit étinceler et lui valoir quelques succès de brillant cau-

seur dans les maisons où il fréquente. Sa mémoire regorge de ces traits cueillis au hasard des rencontres ou de la conversation. Il a feuilleté les hommes comme il feuilletait les livres, avec la même attention et la même passion studieuse. C'est parce qu'il les a longuement et patiemment observés qu'il les connaît si bien.

En un temps où le moindre mollet s'adorne d'une transparence légère, il n'est peut-être pas indifférent de rappeler qu'Henri II fut le premier en France qui porta des bas de soie... ni que Philippe IV fut le dernier qui utilisa le monogramme."

Feuilletons cette anthologie. Elle a d'ailleurs quelque parenté avec les choix de pensées que les éditeurs de nos jours disposent pour leur clientèle féminine et plus d'une ancienne pensionnaire du Couvent des Oiseaux ou du Sacré-Cœur pourrait se permettre d'en inscrire quelques-unes sur son album candide, entre les résolutions qu'elle prit à sa dernière retraite et les résumés des fameux « Entretiens » de Madame de Maintenon.

Il est d'usage de commencer par l'amitié :

« Celui qui compte dix amis n'en a pas un. » — Malesherbes.

« Chez quelques peuplades de l'Amérique et des îles du Grand Océan, on y change de nom avec l'étranger que l'on adopte pour ami, il devient *vous* et vous devenez *lui*. N'est-ce pas l'idée plus parfaite que l'on puisse donner de l'amitié ? »

« La plupart des amis ressemblent aux cadrans solaires : ils ne sont d'usage que dans les beaux jours. »

La transition est faite pour parler de l'amour :

« Les amants sont comme les enfants, ils sacrifient beaucoup au présent. » (Cette pensée est du duc de Luynes; la suivante est de Mlle de Scudéry.) « L'amour est un je ne sais quoi, qui vient je ne sais d'où et qui finit je ne sais comment. »

Voici maintenant ce que l'on dit des femmes :

« Si la femme est essentielle à l'homme, il semble qu'une certaine faiblesse concourne à la perfection de la femme. Elle fait disparaître la supériorité de l'homme. »

« Un des charmes de la conversation de la femme c'est de paraître savoir tout sans avoir jamais rien appris. » — « La galanterie n'est que la grimace de l'amour. »

Nous placerons l'homme en vis-à-vis :

« L'homme est un animal absurde. Dans tous les âges, il n'a été qu'une machine que l'on a fait marcher avec des mots. »

— « Le caractère de l'homme est de substituer des erreurs aux vérités qu'il ignore. »

Puis vient le long défilé de nos qualités, de nos défauts et de nos travers : la haine, l'ambition, la dissimulation, l'opinion publique, l'erreur, la pauvreté, la coquetterie, le bonheur, la crédulité, toutes choses enfin dont on a de tout temps tiré moralité.

L'anthologie serait immense, qui consisterait à recueillir ces petites formules de la sagesse des nations. La banalité n'en est pas exempte et les clichés à la mode

paraissent répétés en bonne place. Les vérités, quand elles ont cours forcé, se démonétisent à l'usage. Elles intéressent ensuite à titre de curiosité, mais elles n'ont plus de valeur courante. C'est ainsi que des aphorismes tels que « l'Hirondelle ne fait pas le printemps » et qu' « il ne faut pas compter sur les souliers d'un mort pour se chauffer » pouvaient sembler nouveaux à l'époque, mais nous causent, sur le moment, un mouvement d'impatience qui n'est pas justifié.

Mais l'épigramme est là, pour pimenter des vérités trop douces. A un auteur qui déplaît et qui attaque, l'on répond finement :

Mauvais singe de Despréaux ;
Tu dis, dans des vers satiriques,
Que je fais de longs madrigaux,
Mais, toi, tu fais de longs distiques.

Et l'on dit tout le contraire de ce que l'on pense, dans un mot d'esprit sur le mariage :

L'Hymen, avec la joie, a tant d'antipathie,
Qu'il n'a que deux jours de bons, l'entrée et la
[sortie.

On projette une inscription féroce pour un collègue que l'on n'estime pas :

Ci-gît un vieux coquin qui mourut de colère
D'avoir fait un coquin plus coquin que son Père.

Et Pastoret, nommé au Sénat de 1853, reçoit le bouquet suivant, au saut du lit :

Quand un sieur Pastoret veut un peu plus de bien
C'est un goût naturel chez un homme de rien.

Nous clôturerons ce sujet par une indis-
crétion galante :

— On raconte que Mme de X. sortait
toujours la poitrine fort découverte. Mais
elle ne manquait jamais de prendre un
mouchoir, pour paraître devant ses gens,
*parce que, disait-elle, ce n'est pas fait
pour ces gens-là.*

Et comme c'est le ton qui fait la musi-
que, nous perdrons beaucoup de ne pas
entendre raconter la chose par celui qui, la
trouvant de son goût, la notait là malicieu-
sement.

III

Il nous tarde d'arriver à l'histoire.

Voici comment il la comprend :

« Son objet principal est d'instruire par
la vérité qui, seule, est capable d'éclairer
l'esprit et de régler le cœur. »

Et du discours de réception à l'Académie
de M. de Barante, il fait sien ce passage :
« L'histoire ne doit pas représenter les
hommes comme des instruments aveugles
du destin employés à leur insu tels que les
pièces d'un échiquier; il faut qu'elle les
peigne, agissant dans leur libre arbitre et
responsables de leurs actions ».

La Révolution est encore trop présente
dans tous les esprits qu'elle vient encore
de troubler de ses derniers soubresauts,
pour ne pas les orienter vers l'étude de
ses origines et de ses répercussions. Les
mémoires commencent à sortir des archi-
ves particulières. On lit des documents

nouveaux sur la Convention ou le Directoire, et Alexis Duménil considère devant le public les causes et les progrès de la corruption en France.

La période suivante, l'Empire, plus fournie en illustrations glorieuses, où M. de Cayrol avait joué son rôle à titre de commissaire des guerres, a pour lui l'attrait de la période contemporaine.

On y voit le général Buonaparte (puis qu'il s'obstine à l'appeler par son nom) sous un jour bien défavorable.

Plus de cent extraits, sur le ton suraigu du libelle, nous livrent son sentiment sur « l'individu obscur sorti du rocher stérile de la Corse et élevé par la bienfaisance des rois dont il envahissait le trône ». L'Empereur ne figure jamais dans l'excellente posture que lui ont fournie ses partisans et que lui ménagent encore de nos jours des apologistes fervents et entêtés.

Entièrement dévoué à la famille des Bourbons, M. de Cayrol a la bonne fortune de lier connaissance avec le propre frère du général Cadoudal, chef d'escadron de gendarmerie à Moulins, et d'obtenir de lui communication de souvenirs et en particulier de quelques lettres de Charles X à celui qu'il appelait « son cher Georges ». (Nos 1625 et 1626.)

Après les quinze années de la Restauration, nous retrouvons le ton de la satire. Elle émane cette fois de la plume même de M. de Cayrol, légitimiste convaincu. Ayant remarqué qu'une combinaison de chiffres appliqués à ces mots : « La queue de Robespierre », donnait le nombre des

221, il profite de cette circonstance, produite par le hasard, et cela lui donne l'occasion de jeter sur le papier les vers suivants :

Discours d'un régicide à son fils

En te lèguant, mon fils, le nom d'Egalité
Je te charge du soin de surpasser mes crimes
Alors, d'après l'arrêt de la fatalité
Trois rois, au lieu de deux, deviendront tes
[victimes.

Ecrases-les, Philippe, et n'en épargne aucun
En prenant ta cocarde et blanche et rouge et bleue
Ainsi, aux yeux des Deux cent vingt et un.
Fais que, de Robespierre, ils soient vraiment la
[queue.

Et nous relevons quantité d'épigrammes, telles que celle-ci, de Chamfort, sur les Assemblées politiques :

Dans l'auguste Assemblée, il est sûr que tout
La raison, chacun l'aperçoit. [cloche.
Le côté droit est toujours gauche
Et le gauche n'est jamais droit.

Le personnel diplomatique n'est pas plus épargné.

Voici deux épigrammes sur Talleyrand, le « Vétéran de l'intrigue » :

La Roquette en son temps, Talleyrand dans le
Furent tous deux prélats d'Autun [nôtre,
Tartuffe est le portrait de l'un
Ah ! si Molière eut connu l'autre.

Cette autre est de Chénier :

L'adroit Maurice, en boitant avec grâce
Aux plus rusés peut donner des leçons
A front d'airain unissant cœur de glace,
Il fait toujours son thème en deux façons.

Dans le parti qui lui paye en salaire,
Adroitement il glisse un pas douteux
L'autre est fixé dans le parti contraire
Mais c'est le pied dont Maurice est boîteux.

Et l'on n'omet pas de rappeler finement
à M. Thiers le temps déjà lointain où il se
contentait des repas à vingt-deux sous
dans les petits restaurants du Palais-Royal.

Puis c'est une délicieuse pièce à deux
voix, dédiée à M. Guizot, pour être chantée
à Windsor :

On dit que vous aimez la guerre
guère
Que vous raffolez du canon
non
Que nuit et jour et sans relâche
lâche
A l'Anglais vous montrez le poing
point
Que, ne voulant ni paix ni trêve
rêve
Vous n'aspirez que le combat
bah !

Mais le parti du « juste milieu » devait,
à plus forte raison, exercer la verve caus-
tique de l'opposition.

« Les rangs du juste milieu se compo-
sent en grand nombre de gens dont l'opi-
nion se résume dans ces vers du vieillard
de la « Bayadère » :

« Je suis content, je suis heureux
Chacun doit l'être dans ces lieux. »

— Ce sont là, ajoute M. de Cayrol, des
justes milieux enragés !

Ces souvenirs politiques, dont on pour-
rait allonger indéfiniment les citations,
nous permettent de revivre les embarras

de la Monarchie de Juillet. Les polémiques d'opposition, si vives qu'elles soient, s'estompent par la suite dans le recul de l'histoire et l'on fait toujours la part des choses, lorsqu'on les retrouve, privées de l'actualité, dépouillées du mordant qui en faisait tout le prix.

IV

Les bibliophiles passionnés joignent un autre rayon à leur curiosité. Ils collectionnent souvent les autographes en même temps que les ex-libris. C'est une belle manie qui tend à disparaître, paraît-il.

Les lettres inédites de Voltaire publiées par M. de Cayrol en 1856 proviennent, pour la plupart, de sa collection particulière. Bien d'autres, d'auteurs les plus divers, sont précieusement conservées dans ses portefeuilles. Dès qu'un document important lui est signalé, il s'empresse de se le faire communiquer et d'en lire copie. Il se le procure à l'occasion, augmentant sans cesse le trésor qu'il montre avec tant de joie à ceux qui le connaissent. Belle et aristocratique manie, jadis papale et royale, qui dut valoir au vieux savant bien des joies innocentes acquises au prix d'un peu d'or et d'un zèle infatigable.

Mais la bibliothèque du Roi, les dépôts des archives, les collections particulières conservent des pièces, sans espoir d'acquisition. M. de Cayrol les visite, tire copie de tous documents et c'est en somme l'annexe de sa collection personnelle, aujour-

à'hui dispersée, que nous pouvons visiter dans ses notes.

Les lettres de Voltaire, naturellement, sont en très grand nombre. Il les réunira d'après ces notes et ces copies. Nous dirons la même chose de la correspondance de Gresset que M. de Cayrol a insérée dans l'*Essai* sur le poète picard. Plusieurs autographes de Chateaubriand, où l'on reconnaît le grand style de l'auteur de *Génie de Christianisme*, ne sont que de courts billets de recommandation ou des réponses à des attaques de journaux. Voici une lettre de Talma, qui s'épanche dans le sein d'un ami : « ... J'ai vu l'Empereur, il a renvoyé tout le monde à son déjeuner et il est resté plus d'une heure avec moi. Il est entré dans tous les détails de ma situation, il m'a parlé de mes dettes, de ma maison de campagne, il m'a dit que je ne gagnais pas assez à la Comédie et que ma part y était trop modique... Il m'a demandé, quand je n'aurais plus de dettes, si j'en ferais encore... Adieu, mon ami, je suis enchanté. » Et dans une autre lettre, le grand tragédien, rappelé d'urgence à Paris pour le retour de l'Empereur, avoue sa gêne, ses dettes et se plaint d'avoir perdu le bénéfice d'une représentation donnée à Limoges...

Voici des lettres de Mme la surintendante Fouquet, adressées au roi : « Marie de Castille, femme très infortunée et très affligée du sieur Fouquet, ci-devant procureur Général, surintendant des Finances, supplie humblement V. Majesté de lui accorder la permission de le voir, de le

consoler, et de se consoler elle-même dans son malheur. »

Mme Fouquet, la mère, tiendra la plume ensuite, dans une autre supplique au roi : « Marie de Maupeou, veuve de Maître François Fouquet, vivant conseiller d'Etat ordinaire, la plus malheureuse mère du monde, supplie humblement Votre Majesté de regarder son extrême affliction d'un œil de pitié et avec une bonté royale. Depuis la perte de son mari, très fidèle serviteur du roi prédécesseur de Votre Majesté, elle souffrait les ennuis d'un long veuvage, consolée seulement par les services que Votre Majesté recevait encore de sa famille et ne prenant autre part que celle-là aux choses du monde, ne pensait plus qu'à prier Dieu et à attendre une mort tranquille, lorsqu'elle apprit que celui de ses enfants à qui Votre Majesté avait confié ses finances, avait été arrêté par son commandement, ses biens saisis, sa femme reléguée, trois de ses frères exilés de la Cour, ses enfants presque réduits à la misérable existence des expulsés, ses amis renoncer publiquement à lui et le trahir en secret... elle seule, âgée, malade, abandonnée, rester pour soutenir le poids de tant de malheurs. »

Les lettres de Mme Denis sont innombrables. La nièce de Voltaire se plaint à Malesherbes de la disparition d'un manuscrit des « Campagnes du roi » et celui-ci répond brièvement à sa longue histoire, en homme fort occupé. Et voici toute une correspondance entre Berryer, d'Argenson et Malesherbes, au sujet d'un ouvrage

intitulé « *Histoire de la guerre de 1741* » que le roi a fait saisir et déposer à la Bastille.

Dans une autre lettre, Volney recommande à l'Empereur de prendre quelques précautions sur sa santé et d'accorder plus de temps à son sommeil. « N'admettez, ajoute-t-il, pour terminer, n'admettez à vous conseiller médecine que gens qui s'y entendent, comme vous n'admettez à parler guerre que les tacticiens. »

Un peu plus loin, Florian prie M. Boissy d'Anglas, quand il écrira à Annonay, de demander pour lui des échantillons de papier vélin depuis 30 livres la rame jusqu'à 50.

« Mes occupations, dit La Harpe, à ce même M. Boissy d'Anglas, m'ont empêché, mon ami, d'aller vous embrasser chez vous et vous souhaiter la bonne année. J'espère que vous voudrez bien m'excuser et venir faire les rois avec nous en tête à tête demain au soir. »

Puis le lendemain, ce court billet : « Notre souper, mon ami, est remis à Mardi, attendu que Mme Vestris va demain à Versailles », et les quelques lettres qui font suite (car il ne s'agit pas ici de chronologie) sont des copies d'autographes de Buffon, datés du jardin du Roi. Du célèbre Horace Walpoole, l'ami de Mme du Deffant (qui excellait dans le style épistolaire et que l'on place ordinairement entre Mme de Sévigné et Voltaire), M. de Cayrol ne possède pas d'autographes. Mais il s'empresse de noter quelques passages saillants parus

dans la Revue Encyclopédique (n° 1153). Et un amateur d'Amiens, avoué à la Cour Royale, communique à son savant confrère une lettre de l'abbé Delille, adressée à M. Janvier, greffier de la ville, qui le félicitait pour sa traduction des Géorgiques.

Les anciens ministres, comme le cardinal Dubois, et les ambassadeurs comme Saint-Sauveur ne sont pas oubliés dans cette galerie des célébrités.

Voici, pour terminer ce sujet, un court fragment d'une lettre de Condorcet. Elle est adressée à M. Ruault, son libraire, et concerne des ouvrages qu'il doit publier incessamment : « J'ai supprimé quelques injures trop violentes contre Jean-Jacques Rousseau dans « La Guerre de Genève ». Je ne les ai pas mises en variantes parce que je serais d'avis de les supprimer tout à fait. »

Nous placerons ici un autographe de M. de Cayrol lui-même, dont, malheureusement, manque le premier feuillet.

C'est la lettre de démission qu'il adressait au ministre; cette lettre, dont il gardait copie dans ses notes, est signée de sa main : « aussi ai-je eu l'honneur de vous la demander (sa retraite) le 8 août dernier sous le prétexte de ma santé, aussitôt que les actes émanés de la Chambre des Députés m'eurent appris que le Gouvernement légitime n'était pas continué dans la personne du jeune et infortuné duc de Bordeaux, d'après les abdications du Roi et de M. le Dauphin.

« J'ai donc l'honneur de vous faire pas-

ser ci-joint, M. le Ministre, le certificat de ma radiation des contrôles d'activité et de vous renouveler avec instance la demande de ma retraite, en vous prévenant de nouveau, que je prends mon domicile à Amiens, département de la Somme. — J'ai l'honneur, etc...

« Le Sous-Intendant Militaire, Chevalier des Ordres Royaux et Militaires de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur, ancien membre de la Chambre des Députés: »

Signé : DE CAYROL.

V

Nous l'avons vu fort soucieux de réunir des jugements sur ses contemporains ainsi que sur les personnages politiques de quelque importance. C'est alors que son répertoire prend une grande extension.

Les mémoires de Rivarol, les remarques de Saint-Aulaire sur Goethe, la correspondance littéraire de La Harpe et même les prétendus souvenirs de Rose Bertin (la marchande de modes de Marie-Antoinette, qui était native d'Amiens) fourmillent d'appréciations. Il cite tout ce qui correspond à son jugement, suivant encore une fois le conseil de Joseph de Maistre, qui consiste à s'emparer d'une définition quand elle est heureuse, et de s'abriter ensuite derrière son auteur pour lui donner plus d'autorité.

Les revues qu'il dépouille périodiquement sont nombreuses. D'après leur titre et leur réputation, on voit vite qu'il suivait le mouvement intellectuel de très près.

Il ne se confine pas, comme certains

érudits, dans la littérature ancienne. Il apprécie le roman « moderne » de son époque. C'est un homme qui aime se savoir au courant de tout ce qui se dit et s'écrit.

« Les romans, note-t-il quelque part, nous nourrissent d'illusions, il est vrai, mais ils ne sont remplis que de la vie. » Il leur accorde donc quelques qualités.

Un peu plus loin, nous trouvons son opinion sur le lecteur, sur l'écrivain, sur le style.

C'est le plein succès des romans de Mme la duchesse de Duras. Voici *Ourika* et *Edouard*. « *Ourika*, s'écrie Louis XVIII, c'est une Atala de salon ». On nous dit aujourd'hui que ce marivaudage manque de naturel et ne méritait aucunement d'être comparé à *Paul et Virginie*. A l'époque où ces romans parurent, ce fut cependant du délire, sans doute parce qu'ils réfléchissaient trop fidèlement la sensibilité du moment.

M. de Cayrol lit à peu près tout ce qui est connu des romans de Fénimore Cooper et c'est pour satisfaire son penchant pour les voyages d'exploration; les mœurs des tribus indiennes, naïves et farouches lui procurèrent sans doute quelques bons moments de récréation.

Walter Scott est patiemment étudié. M. de Cayrol publiera même par la suite une petite brochure intitulée « Examen de quelques passages de l'histoire de Napoléon par Walter Scott ».

Pigault Lebrun, dont la réputation n'a plus rien à perdre ni à gagner, figure dans

cette liste avec quelques bonnes citations d'un de ses romans, parmi les plus connus, *l'Observateur*. Voici *l'Ondine* traduite par M. de la Motte-Fouqué. Voici enfin le trop célèbre d'Arlincourt, l'être abracadabrant et fastidieux, connu surtout pour ses lapsus et ses coq-à-l'âne. Dans cette prose à la manière de Chateaubriand, mais en réminiscence et en platitude, M. de Cayrol découvre quelques beautés qui, ma foi, pourraient tout aussi bien être attribués à des écrivains célèbres à plus juste titre.

M. de Cayrol revient d'instinct au chef-d'œuvre, en ouvrant *Cinq Mars*, d'Alfred de Vigny. Il relève quelques bonnes vérités dans les ouvrages de Mme de Staël qu'il étudie la plume à la main; il s'imprègne de la Nouvelle Héloïse, « l'ouvrage classique du cœur »; il re'it Diderot, puis en cesse brusquement les citations dans ses extraits, car il vient de se procurer ses œuvres complètes.

Montaigne doit être son préféré, puisqu'il est fort soucieux de recueillir ce que l'on dit sur lui. Il y ajoute même un quatrain de sa composition : « Que sais-je ? »

Que sais-je ?

En te lisant, le doute me poursuit,

Et comme toi. Mon'aign', il me prend à son piège,
Mais au bord du cerveau, si pour nous le jour luit
Et descend chez les morts, dis-le moi, le
[saurais-je ?

Voici Montesquieu, avec un choix de pensées, et voici les moralistes : Rivarol, Vauvenargues et Chamfort, ce même Chamfort qui a dit cruellement : « Delille

passera et les navets resteront ». Dans le théâtre, c'est Racine qui paraît l'emporter dans ses préférences, et Molière n'est guère cité, sauf omission de notre part.

Qu'il nous soit permis ici de risquer une opinion. Rien ne l'étaye, en vérité, qu'un vain désir d'explication. Rien non plus ne vient la contredire, et il serait à souhaiter qu'elle se trouvât exacte.

C'est à la suite d'une question que nous nous sommes posée, en méditant sur ces notices qui concernent certains de nos grands hommes : Pourquoi beaucoup d'appréciations sur les auteurs les plus divers ne sont-elles que des critiques paradoxales et souvent d'une injustice à faire crier ?

Nous citerons Beaumarchais, à titre d'exemple :

« Son Figaro, tout à la fois gai, indécent, grossier, philosophe, trivial et plein d'esprit, est un amas de toutes les absurdités morales et théâtrales. La conversation de Beaumarchais était pénible. Sa manière d'exister était mal organisée. »

Sont-ce là des critiques ?

Nous avons dit que M. de Cayrol était un lettré plein de goût. Nous tenterons d'expliquer qu'il ne notait pas sur ses tablettes des exemples devenus classiques et qui couraient l'entendement des cerveaux moyens, mais qu'il se plaisait à collectionner là des opinions d'une circulation restreinte — fussent-elles risquées — et qu'il gardait en réserve des paradoxes, pour tempérer, à l'occasion, des sentiments qu'il avait extrêmement chaleureux...

Mais revenons à la discussion sur texte, ce qui est moins dangereux...

Un distique sur La Fontaine nous paraît mériter quelque éloge : il est court et dit tout ce qu'il faut dire :

« *Dans la fable ou le conte, il n'eut point de rivaux.
Il peignit la nature et garda ses pinceaux.* »

On ne peut mieux définir l'art du bonhomme.

Pour Laclos, il note une historiette sous forme d'indiscrétion : Une grande dame, qui fut galante et immorale à l'excès, défendit sa porte à Laclos dès qu'il eut publié les *Liaisons dangereuses*. Elle donna l'ordre à son suisse de ne jamais plus le laisser entrer, car, dit-elle, « si j'étais seule avec lui, j'aurais peur ».

Victor Hugo et Dumas ne sont pas oubliés. De l'un, c'est une pièce de vers, de l'autre un fragment de mémoires.

Les philosophes allemands Hegel, Fichte, Kant et les poètes allemands Goethe, Schiller précèdent les anglo-saxons Milton, Shakespeare et surtout lord Byron. Celui-ci est le plus souvent cité de tous les poètes. Nul doute que M. de Cayrol ne l'ait étudié plus particulièrement.

Peu chiche de son écriture, il consacra une grande part de ses extraits aux muses qu'il taquinait lui-même assez volontiers, pour des épîtres familières ou des pièces de circonstance.

Une longue pièce, les « Regrets d'un Vieillard », par Saint-Aulaire, porte même le premier numéro de cette anthologie :

*Où fuyez-vous plaisirs, où fuyez-vous amours ?
De mon printemps, compagnons si fidèles,
Vous semblez à mes pas attachés pour toujours !*

Cinq poésies sont de Mme de la Sablière ; une autre de Mme de Staël ; deux sont attribuées à François I^{er} ; une à Marie de France ; une à Marguerite, première femme de Henri IV.

Dans la poésie moderne, on rencontre les noms de Auguste Barbier, Hugo, Casimir Delavigne, Barthélemy et Lacroix.

Deux pièces, l'une de Diderot, commençant ainsi : « Le roi de la fève, le lendemain de son règne », et l'autre de M. de Bonald, composée pour une fête de famille, ne nous paraissent pas connues encore de nos jours. Si M. de Bonald et Diderot se livrèrent à des travaux poétiques, ce ne fut pas assurément souvent.

Pour un amateur aussi classique, le romantisme ne devait pas recueillir de nombreux suffrages. Cela est visible en plus d'un endroit. Une longue romance calligraphiée en caractères microscopiques, d'une écriture qui n'est pas celle de M. de Cayrol et qui est peut-être de la plume de sa fille ou de sa petite-fille, nous dépeint le romantisme sous des couleurs criantes :

C'est une vérité qui n'est point la nature
Un art, qui n'est point l'art, de grands mots, de
C'est la mélancolie et la mysticité [l'enflure.
C'est l'affectation de la naïveté.

A propos du romantisme, Sainte-Beuve dira dans son feuilleton sur Gresset « qu'en matière littéraire, un peu de superstition ne déplait pas, mais point le fanatisme ».

Et nous approuverons sa réserve, surtout en ce qui concerne le « virus des âmes gangrenées » de Georges Sand.

Une espèce de satire, pas trop mal venue, et attribuée à Amédée Pommier, nous dépeint les mœurs des trafiquants littéraires, dont on se plaignait déjà au siècle précédent :

Le roman n'est pas né que déjà l'on fait rage
Et pour lui s'organise un vaste compérage
On le prône à l'état de germe, de fœtus,
On chauffe les esprits ; les moyens débattus
Ne sont pas négligés ; si l'acquéreur est riche
Il sème la réclame, il prodigue l'affiche
— Mais vous êtes jaloux, dit-on ?
Jaloux ! et de quoi donc ?

De ce style ampoulé

Dans un moule banal grossièrement coulé
De ces tableaux communs, de ces pauvres idées
S'ertassent pêle-mêle ou gauchement soudées
De cet échafaudage à grands frais s'élevant
Pour faire une harangue, à choir au premier vent.
Sans doute, on est froissé de voir des rapsodies
A titre de chef-d'œuvre en tous lieux applaudies
De voir tel barbouilleur vendu cher, illustré,
Quand plus d'un vrai talent de sa gloire est frustré.

Le roman-feuilleton nous traque et nous opprime...

Enfin, nous avons conservé, pour terminer, quelques petites pièces qui sont de la main même de M. de Cayrol. Ce sont d'abord quelques paraphrases de psaumes. Le psaume 19 :

« Vers toi, Seigneur, le peuple est en prière — sois favorable à la voix du malheur, — Dieu de Jacob, sur la terre étrangère — de l'orphelin apaise la douleur. »

Le psaume 6 : « *Domine non in furore tuo*. Suspens, Seigneur, l'arrêt de ta colère, épargne-moi dans ta juste fureur... »

Il rédige une épitaphe pour un monsieur mort à Compiègne, loin de sa famille; il envoie une épître à un de ses amis, atteint de surdité; il brode des compliments destinés à Mlle Rachel et lui rappelle Talma « qui gagna les suffrages de ces vieux amateurs dont la voix t'encourage... »

Ses deux meilleurs morceaux, à notre avis, sont les n^{os} 2.040 et 3.410 :

2.040. — Le lai d'Henri d'Ecosse, qu'il met en vers à la demande de M. Honoré, maître de musique de sa fille.

3.410. — Poésie maternelle, traduite par sa fille de l'anglais et qu'il arrange à la manière classique.

Il nous plaît de terminer sur cette évocation du père de famille composant des poèmes sans prétention, pour le divertissement de ses enfants. Et s'il n'atteint pas toujours le lyrisme, si la forme en demeure toujours un peu apprêtée, si, pour tout dire, il n'eut pas le grand don de la poésie, ce n'est pas à nous de lui reprocher des improvisations charmantes, dont le mérite ne résidait nullement dans la forme ou dans le sujet, mais surtout dans l'intention qui les avait inspirées.

Nous l'avons vu dans bien des circonstances de sa vie.

Nous avons essayé de comprendre cet esprit à l'ancienne mode qu'il n'était pas facile de montrer sous tous ses aspects, car il n'y avait pas de borne à son activité

intellectuelle. Il fallait multiplier les citations, il fallait saisir toute une époque, reconstituer une intelligence de lettré et ce n'étaient pas les documents qui manquaient, car ils débordaient même sur le sujet de cette étude.

Embarrassé quant au choix, nous nous sommes résigné à nous montrer partial, à laisser de côté des documents susceptibles d'intéresser, sans pouvoir les desservir tous de l'ensemble.

Notre étude n'avait pour but que de signaler à l'attention de la Société historique l'importance des souvenirs littéraires du vieux gentilhomme, et nous ne prétendons pas, dans ces quelques pages, avoir tracé de lui un portrait définitif et ressemblant.

Aux amateurs de papiers curieux, nous signalons les deux gros portefeuilles de M. de Cayrol. Par les exemples que nous avons cités, ils se feront une idée de la variété qu'on y rencontre.

Le long labeur qu'ils représentent n'aura pas été entrepris en vain.

Au moment où sa main faiblissante errait pour la dernière fois sur les rayons de sa bibliothèque, il dut jeter un regard en arrière et contempler avec tendresse les papiers amoncelés qu'il laissait à sa famille comme un trésor spirituel d'une richesse incomparable. Il se savait tout entier dans les feuilles noircies au cours de son existence et, peut-être, espérait-il que quelqu'un profiterait un jour des trésors de sa lecture universelle et de sa vaste érudition.

Tant de soins ne pouvaient aboutir à l'oubli.

En regrettant seulement de n'avoir pu jeter un coup d'œil sur les souvenirs politiques demeurés introuvables, mais dont nous pressentons toute la valeur, à en juger par les extraits cités au cours de cette étude, nous exprimerons notre satisfaction de voir déposée aux Archives de Compiègne une si riche mine de documents, grâce à la libéralité de M. le baron de Bonnault, le dernier détenteur de la famille, qui devait, à notre place, si la mort lui en avait laissé le temps, entreprendre ce commentaire, avec une science autrement intelligente que notre seule bonne volonté.

J.-Robert LEFÈVRE.

14 Mars 1923.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Imprimés

Samarobriva ou Examen d'une question de géographie ancienne. — 1832. — In-8°.

Dissertation sur l'emplacement du champ de bataille où César défit l'armée des Nervii et de leurs alliés. — 1832. — In-8°.

Examen de quelques passages de l'histoire de Napoléon par Walter Scott. — 1834. — Brochure in-8°.

Notice sur les travaux biographiques dont Gresset a été l'objet jusqu'à ce jour, et sur les différentes éditions des œuvres de ce poète. — 1835. — Brochure in-8°.

Vers inédits de Gresset père. — 1835. — Brochure in-8°.

Examen de quelques passages du Mémoire de M. Mangon de Lalande sur l'antiquité des peuples de Bayeux. — 1835. — Brochure in-8°.

Lettre à M. Achaintre père (sur le même objet). — 1835. — Brochure in-8°.

Essai historique sur la vie et les ouvrages de Gresset. — 1844. — 2 volumes in-8°.

Notice historique sur Crécy. — 1837. — Brochure in-8°.

Voltaire étrangement défiguré par l'auteur des « Souvenirs de Mme de Créquy ». — 1836. — Brochure in-8°.

Sur la fête appelée la Veillée de Vénus (Pervigilium Veneris). — 2 brochures in-8°.

Mémoire sur Clermont-en-Beauvaisis

(envoyée par Le Moine à D. Grenier et annotée par M. de Cayrol). — 1838. — Brochure in-8°.

Essai sur la vie et les ouvrages du P. Daïre, avec les épîtres jarcies telles qu'on les chantait dans les églises d'Amiens au XIII^e siècle, par M. de Cayrol et le D^r Rigollot. — 1838. — 1 volume in-8°.

Conjectures sur une habitation romaine au midi de la Vallée de Pierrefonds. — 1845. — Brochure in-8°.

Lettres inédites de Voltaire, recueillies par M. de Cayrol, annotées par M. Alph. François et précédées d'une étude par M. Saint-Marc Girardin. — 2 volumes in-8°. — Cet ouvrage a eu deux éditions.

Lettre à M. Rigollot sur le manuscrit des Chroniques de Froissart de la Bibliothèque de la Ville d'Amiens. — 1840. — Brochure in-8°.

Le manuscrit de Froissart de la Bibliothèque d'Amiens. Extraits en ce qui concerne les batailles de Crécy et de Maupeyuis, par Rigollot, de Cayrol et de La Fontenelle de Vaudoré (extrait de la Revue Anglo-Française). — 1841. — In-8°.

Observations sur les positions de l'armée de César, depuis Durocortorum jusqu'à Bratuspantium. — 1849. — Brochure in-8°.

II. — Opuscules politiques et Manuscrits

1815. — *A Messieurs les Membres des Collèges électoraux*. — 3 pages petit in-4° sans date ni nom d'imprimeur. (Proclamation violente contre Napoléon pendant les

cent jours.) Elle se termine ainsi : « Restons tranquilles, mais toujours unis, et attendons que le bronze, en tonnant contre ces traîtres, nous permette de crier encore Vive le Roi ».

1815. — *A Messieurs les Electeurs du département.* — Petit in-4° 2 p. s. n. n. d., Nevers, B.-L. Roch, imprimeur. Proclamation anonyme aux électeurs de la Nièvre.

1819. — *Article politique daté de Nevers* 16 novembre 1819, inséré dans un journal paraissant être *La Quotidienne*.

1820. — *Manuscrit.* — *Discours que j'ai prononcé au Collège électoral de Nevers le jour de ma nomination* (15 novembre 1820).

1821. — *Discours prononcé par M. de Cayrol, député de la Nièvre, dans la séance du 5 février 1821* (question militaire).

1821. — *Autre discours.* Séance du 17 février 1821.

1821. — *Rapport sur diverses pétitions.*

1821. — *Autre discours.* — *Moniteur* des 9 mars 1821 et 2 mai 1821.

1821. — *Discours sur les six millions alloués à la Ville de Paris.*

1821. — *Discours.* — *Moniteur* du 12 avril 1821.

1821. — *Chambre des Députés. Opinion de M. de Cayrol en séance du 19 juin 1821* (Budget de la Guerre).

1821. — *Autres discours* (séances des 20, 22 et 29 juin 1821).

1821. — *Discours sur les droits à imposer sur les fers* (séances des 15 décembre et 23 décembre 1821).

1822. — *Discours sur la liberté de la Presse.* — *Moniteur* du 6 février.

1822. — *Rapport sur diverses pétitions.* — *Moniteur* des 6, 8, 13 février.

1822. — *Discours sur l'Amérique.* — *Moniteur* du 20 février 1822.

1822. — *Discours sur le Budget de la Guerre* (Chambre des députés, séances du 23 mars, du 29 mars, du 1^{er} juillet, du 3 juillet 1822).

1826. — *Article non signé sur la Presse.* — *Journal de l'Allier* du 22 février 1826.

1826. — *Article sur les libéraux.* — *Journal de l'Allier* du 24 mars 1826.

1826. — *Feuilleton du « Journal de l'Allier » sur « Léonidas », tragédie de Pichat de l'Isère.*

1826. — *Rectification dans le « Journal de l'Allier » du 28 juin 1826*, à l'occasion d'un paragraphe sur le frère de M. de Cayrol. On y voit que celui dont nous relevons les notices était membre de la Chambre des députés et ancien commissaire des guerres et que son frère était le baron Sébastien-Guillaume de Cayrol, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur et intendant de la 4^e division militaire.

1828. — *Article sur la « méthode orthographe » (sic) de M. Marle.* — *La Quotidienne* du 1^{er} novembre 1828.

1829. — *Journal de l'Allier* du 25 décembre 1829.

1830. — *Journal de l'Allier* du 2 janvier 1830.

1830. — *Journal de l'Allier* du 12 février

et du 19 février 1830 sur la méthode Jacotot.

1830. — *Journal de l'Allier* du 18 juin 1830. Article politique « Non, le Roi ne cédera pas ».

Déclaration des électeurs indépendants de l'arrondissement de Compiègne. — Compiègne, 3 pages, petit in-4° sans date.

Réponse d'un électeur ami de l'ordre et de la paix, à la lettre d'un électeur constitutionnel. — 3 pages petit in-4° s. n. ni date.

Notice sur Saint-Pierre-en-Châtre (manuscrite); paraît être un extrait de Dom Grenier.

Extraits de différents auteurs (faisant l'objet de la présente étude). — 2 vol. in-folio (manuscrits).

Souvenirs d'un Député de 1820. — 3 vol. in-folio (manuscrits).

Mélanges sur la Botanique.

J.-R. L.
